

PHASE UN
Epidémie de justice

« Si j'étais maître du Jugement dernier... »
Robert Johnson

I.

Extrait de *Avant Science Report*, 10 avril 2*** :

(...) Dans la revue universitaire en ligne Interferometry Studies, des radioastronomes rapportent avoir détecté une série de pulsations radio inhabituelles « de type quasar », provenant de « sources multiples ». En temps normal, les signaux de quasars proviennent de galaxies éloignées.

L'information a été communiquée par Hammond Terrence, Professeur d'Astronomie à l'Université de Calgary, et son collègue H. Mahwjee, Professeur d'Astrophysique.

Dans un bref communiqué, H. Terrence précise que « les signatures radio ressemblent plus, par certains aspects, à celles des pulsars qu'à celles des quasars ; cependant, la quantité d'énergie s'apparente plutôt à celle du quasar. D'autre part, la pulsation semble arriver à une vitesse supérieure à la normale. Nous attribuons cette observation à une erreur de calcul dans nos relevés. Nous demandons confirmation auprès de nos collègues, et attendons des calculs alternatifs de taux d'émissions. On constate la présence de particules chargées se déplaçant avec les pulsations, qui sont fortement directionnelles et semblent viser notre système solaire. Il nous paraît donc approprié de tourner un nombre important de ressources astronomiques vers certaines des sources. Le centre de notre galaxie, par exemple, est l'une des sources les plus fortes. »

A la question posée par courriel sur ce qu'il entendait par « viser », Terrence a répondu qu'il ne s'agissait certainement « que d'une apparence. Mais une apparence si frappante que le terme de 'viser' [lui] a paru approprié. »

Le professeur Terrence n'a pas souhaité nous en dire plus.

Un autre chercheur de l'Université de Calgary, qui a préféré rester anonyme, a insisté sur le fait que les sources, dont on a initialement pensé qu'elles émanaient du centre de la galaxie, viennent en fait « de presque toutes les directions à la fois, et plus vite qu'aucun modèle n'aurait pu le prévoir. Les signaux nous arrivent depuis des milliers de sources dans l'univers, symétriquement opposées les unes aux autres. On dirait que c'est l'univers lui-même qui envoie le signal. On ne peut que supposer que ces relevés sont le résultat d'une espèce de panne massive et incompréhensible de notre matériel. »

Vue du ciel : un parc à mobile-homes, comme une puce électronique avec ses circuits sous un microscope. Zoom arrière ; à quelque 45 000 kilomètres de distance, vue de la planète...

Notre monde, la Terre, avec sa fine surface de roche et de compost, inégalement couverte d'organismes vivants, d'étendues d'eau salée, le tout enveloppant une immense sphère de lave en fusion qui bouillonne autour d'un noyau de fer et de nickel.

Sur la pellicule de surface, la roche s'élève au-dessus du niveau de la mer pour former des zones appelées « continents », recouvertes d'une biosphère qui comprend des colonies d'organismes anthropoïdes. Ces colonies sont reliées entre elles par des « autoroutes » et par des engins de transport atmosphérique appelés « avions » ou « avions » ; elles communiquent par ondes aériennes ou par câbles ; une colonie est localement désignée sous le nom de « ville ».

Nouveau zoom avant sur le parc à mobile-homes, petit détail géométrique dans l'anguleuse tapisserie de la ville.

Perspective à quatre dimensions : on voit la ville évoluer au cours du temps. Elle se façonne et s'effondre, des formes s'élèvent et disparaissent sous des remous de vapeur atmosphérique, tandis que sous la ville, les plaques tectoniques frémissent, commencent à se déformer ...

Passage à la cinquième dimension, imbriquant les quatre autres : la conscience elle-même devient alors visible ; des millions de consciences vacillantes, qui réagissent à travers divers spectres de couleurs. Pour certaines, les couleurs sont rudes et sombres. Ce sont les couleurs caractéristiques de la souffrance.

West Fresno, Californie.

— Salut Reynardo, comment ça va ? demanda Jim Swift en sortant un paquet de Newports. Il ne fumait pas, mais il savait que le gamin fumait des Newports au chocolat, alors aujourd'hui, Swift allait faire comme s'il fumait.

L'adolescent, assis sur les marches pliantes en plastique devant la porte du vieux mobile-home Econoline, leva les yeux en les plissant au soleil de la fin d'après-midi qui dardait ses rayons entre les rangées de mobile-homes. Il était métis : Noir, Asiatique et Latino ; grêle, la peau plutôt claire sans être caucasienne, le crâne rasé et tatoué dans un style graffiti. Il portait un blouson de moto en polyester, décoré du logo des Oakland Raiders, et dont l'effet moiré disparaissait sous une couche de crasse. Sous le blouson, il avait un t-shirt de football affichant le numéro huit, un grand pantalon large de l'armée, et des Nike Dunkmasters. Les baskets étaient trop grandes. Pas le temps d'essayer quand on quitte le magasin en courant.

Le garçon mit sa main en visière, et son regard accrocha instantanément les cigarettes. Swift avait une fille adolescente et se sentait un peu coupable de jouer cette carte, d'encourager cette habitude chez Reynardo, mais tant pis, accro pour accro, le gamin pouvait l'aider, et Swift aurait peut-être l'occasion de lui renvoyer l'ascenseur une autre fois.

— Putain de chaleur pour un début mai, tu trouves pas, Reynardo ?

— Vous voulez quoi ? demanda Reynardo, en s'efforçant de ne pas regarder les cigarettes et de ne pas se montrer trop amical avec Swift : après tout, c'était un blanc, et un adulte plutôt costaud.

C'était même un grand blond aux yeux bleus, la quarantaine enveloppée, avec toujours un petit air plus ou moins narquois, et l'allure d'un chasseur de prime à la solde d'un garant de caution plutôt que d'un journaliste au Sacramento Bee.

Swift avait déjà ouvert le paquet de cigarettes à la manière d'un habitué. Il le tapota pour en tirer une cigarette, qu'il attrapa du bout des lèvres ; puis il l'alluma au briquet à charge statique intégré au côté du paquet. Il en tira quelques bouffées pour ne pas la laisser s'éteindre, mais sans aspirer trop de fumée pour ne pas tousser. Sans en avoir l'air, il laissa la fumée chocolatée dériver vers Reynardo.

— Dis donc, je peux m'asseoir, là ? J'ai bourlingué dans tout Fresno. Faut que je me pose un peu, mec.

— Va-z-y mec, tu fais c'que tu veux, répondit Reynardo, l'air ailleurs.

Swift s'assit à côté du garçon sur les marches branlantes qui grincèrent sous son poids. Avec son mètre quatre-vingt-dix, il était plutôt massif. Il tendit le paquet de Newports au gamin, tout en jetant un coup d'œil au lotissement délabré qu'on apercevait entre les rangées de mobile-homes. Reynardo prit le paquet, en tira une cigarette d'une main experte, l'alluma et rendit le paquet à Swift, le tout en moins de deux secondes, enchaînant les gestes avec l'aisance d'un chef d'orchestre maniant sa baguette.

— Qu'est-ce que vous cherchez, à traîner dans West Frez ? demanda Reynardo en regardant les volutes de fumée tournoyer dans la lumière du couchant. On m'a dit que vous étiez dans le quartier.

Ils se connaissaient un peu : Swift avait fait un papier sur le lotissement de West Fresno où il était question de Terese, la sœur de Reynaldo, victime de harcèlement sexuel de la part d'un flic du quartier. Cela lui avait acquis la confiance du garçon. Du moins pour un temps.

— Il se passe des trucs ici, il paraît, répondit Swift en désignant du pouce l'arrière du parc. Derrière ces grillages. Ces mobile-homes, là-bas.

L'expression de Reynardo se durcit. Swift s'y attendait. Parler de ce qu'il pouvait y avoir dans ces mobile-homes, même de façon anonyme à un journaliste, cela ressemblait trop à jouer les balances. Deux fois, dans le quartier, Swift était tombé sur des graffiti qui disaient :

TU BALANCES = TU MEURS, FdP.

— Ces types, c'est des Cambodes qui font leur business de malades. Ils te tirent dessus comme on lève le p'tit doigt, dit Reynardo d'une voix blanche. Qu'est-ce que vous me cherchez, avec c'te merde ?

— OK, OK, y a pas d'léopard, répondit Swift dans un argot un peu vieilli. Mais il paraît qu'il y a eu des morts, dans l'un des mobile-homes, des enfants. C'est quand même une putain d'embrouille, tu crois pas, Rey ?

— Je crois rien, je pense rien, et vous pouvez me filer un camion de clopes et un autre de fric et vous aurez toujours rien.

— Mais enfin, t'aurais dû me dire ça après avoir pris les clopes et le fric, pas avant ! C'est quoi cette tactique, là ? le rabroua Swift en essayant de le dérider.

Le gamin détourna la tête pour cacher son sourire, et haussa les épaules.

Ils savaient tous les deux qu'il avait déjà dit à Swift ce qu'il voulait savoir, sans en avoir l'air. « Cambodes », en argot local, c'était un gang de Cambodgiens. Leur spécialité dans la région était le trafic d'immigrés clandestins. Ils avaient quelque chose à cacher, là-bas derrière...

— J'en ai pas un camion, mais j'ai un billet de cent, dit Swift.

Il avait effectivement un billet de cent dollars qui traînait dans son portefeuille depuis six mois.

— Allez vous faire foutre, lança Reynardo en s'adossant à la porte et en soufflant une bouffée vers le ciel.

Swift secoua la tête et dit tout haut :

— OK ! Tu veux rien dire, tu dis rien.

Il laissa le paquet de cigarettes sur les marches, tout en sachant que Reynardo n'attendait rien de sa part, donna une petite bourrade sur l'épaule frêle du garçon, puis se leva et s'éloigna entre les mobile-homes comme s'il ne savait pas trop où se diriger.

Il avait l'intention d'errer un moment dans le parc à mobile-homes en se tenant aux aguets, puis de revenir vers la zone grillagée du fond. Son téléphone portable se mit à sonner sur l'air de l'Hymne à la joie (sonnerie qu'il se promettait constamment de changer : trop sarcastique) ; il fouilla sa veste de cuir noir, en tira son téléphone et vit que le numéro affiché était celui d'Ed Galivant. Swift avait rarement du temps à perdre avec les histoires d'Ed, qui écrivait pour le Fortean Times et sur quelques sites web consacrés au paranormal. Swift aimait bien Ed mais ne prenait pas ses « recherches » au sérieux.

Il ferma le téléphone, et il allait le ranger lorsque l'objet émit encore un bip, comme pour lui reprocher de ne pas avoir répondu. Il poussa un grognement et regarda le message :

*Jim, pheno paranorm
dans le secteur, rappelle-moi,
trop gros pour FT.
ED G.*

Swift haussa les épaules et rangea le téléphone. Il laissa vagabonder ses pensées au rythme de ses pas, et inévitablement, en cette fin d'après-midi, ce fut une envie de bière qui lui vint à l'esprit, de préférence de la brune – responsable, avec le porc à la sauce aigre-douce, de la bedaine qui commençait à lui élargir la ceinture.

Puis, comme d'habitude, il se mit à penser à sa fille, Erin. C'était Linda qui avait choisi ce prénom, du temps de sa période druidique, avant son engouement pour l'évangélisme. Il se demanda ce que Linda pouvait bien raconter sur lui à Erin, cette semaine : c'était chaque semaine une nouvelle calomnie. Il ne savait pas encore si elle allait le laisser voir sa fille ce weekend.

En théorie, son droit de visite était défini par le juge, mais il y avait toujours des excuses : Erin doit faire une sortie scolaire demain ; Erin n'était pas très bien ces jours-ci, il faut que je la fasse se coucher tôt ; Erin doit revoir ses cours pour un devoir surveillé, et je l'aide à réviser : enfin, Jim, tu peux comprendre ça, non ?

Je comprends qu'une adolescente a besoin de son père, pensa-t-il.

En pensant à Linda, le besoin d'une ou deux bières se faisait plus pressant. Une Anchor Steam à la pression lui ferait du bien. Ou même une Michelob ou une Red Stripe.

Il fit le tour d'un autre mobile-home Econoline, en saluant de la tête une grosse femme blanche en bigoudis et robe de chambre à fleurs. Elle le regarda de ses yeux bouffis tout en attrapant sur son fil à

linge des culottes XXL. Il passa devant un autre mobile-home d'où s'échappaient les bavardages d'une émission de télé ; puis il revint sur ses pas tourna à angle droit entre deux autres mobile-homes, et en coupant à travers une petite pelouse. Si on l'avait vu, il se serait fait engueuler, même pour ce petit carré d'herbe à peine assez grand pour qu'un chien puisse y faire ses crottes.

Swift reprit l'allée de graviers entre les rangées de mobile-homes. Une autoroute vrombissait dans un fracas à peine assourdi de l'autre côté d'un terrain vague, tout près. Depuis un mobile-home vide, deux petits gamins s'amusaient à tour de rôles à tirer avec un pistolet à plombs sur un chat jaune tout pelé. Le chat s'enfuit en se faufilant sous un mobile-home blanc, et les petits regardèrent passer Swift ; il s'attendait presque à recevoir un plomb derrière la tête – pas mortel, mais douloureux.

Ils décidèrent de ne pas lui tirer dessus. Les gens le prenaient parfois pour un policier en civil.

Mais le soleil lui grillait le cou, et il transpirait quand il arriva au bout de l'allée, où se trouvait un campement de mobile-homes isolés des autres par deux ou trois rangées d'espaces vides et un grillage. Une quarantaine de mètres plus loin, il s'arrêta à l'ombre d'un magnolia près du grillage. Les magnolias, c'était des arbres du Vieux Sud, non ? Mais on transplantait de tout en Californie, volontairement ou non. On faisait même entrer des clandestins, qui arrivaient à moitié morts de faim, entassés dans des soutes de cargos, un peu comme on amenait autrefois les esclaves d'Afrique. Sauf que maintenant, au lieu de les vendre aux enchères publiques, on les entassait à l'arrière de pickups bâchés, et on les amenait dans des endroits comme Fresno...

Etaient-ils là-bas dedans ? Les six grands mobile-homes derrière le grillage étaient silencieux, leurs fenêtres obstruées. La barrière du grillage était cadenassée. Swift ne vit ni poubelle à l'extérieur, ni aucun signe d'occupation. Le gardien du parc avait affirmé que ces mobile-homes étaient inoccupés ; qu'ils avaient été entreposés là par quelqu'un qui avait l'intention de les vendre.

Mais Swift en avait comme la sensation : il y avait des gens là-dedans.

Le mobile-home le plus proche était à une quinzaine de mètres de lui, de l'autre côté du grillage. Swift resta un moment à observer, ne vit personne qui patrouillait, ni aucun mouvement aux fenêtres obstruées de papier. Il écouta attentivement ; il lui sembla percevoir un léger bruit parvenant de ce mobile-home. Difficile à dire, avec l'autoroute plus proche et le grondement des camions qui couvrait pratiquement tous les autres bruits.

Est-ce que ce n'était pas un bébé qui pleurait ?

S'il y avait des gens à l'intérieur, ils y étaient complètement prisonniers. Peut-être enchaînés, en attendant qu'on les emmène ailleurs : les hommes pour travailler, sans salaire, et les femmes... aussi, autrement.

Et maintenant ? Il n'avait pas prévu de prendre de risques sérieux. Il voulait juste se faire une idée sur la validité des rumeurs. On disait que les « Cambodes » faisaient entrer des clandestins en leur faisant miroiter de faux espoirs sur ce qu'ils allaient trouver en Amérique. Une fois arrivés, ils en faisaient des domestiques prisonniers de leur dette, des esclaves – parfois des cadavres. D'après les rumeurs, il en mourait un ou deux chaque semaine, parce que « vous savez bien, les maladies... ». S'il parvenait à trouver assez d'éléments confirmant ces rumeurs pour mettre sur l'affaire l'inspecteur Beckwith du Sacramento Police Department, celui-ci appellerait son contact au Homeland Security ou au FBI, et ils feraient une descente. En retour, Beckwith le tuyauterait sur l'intervention et Swift serait là au bon moment avec une exclusivité.

Mais ça n'était pas évident de trouver matière à faire intervenir Beckwith. Il l'entendait déjà : Ah oui, tu as entendu des rumeurs et tu as vu des mobile-homes ! Et alors ?

Il lui en fallait plus que ça. Peut-être deux ou trois photos. De toute façon, cela risquait de prendre du temps avant que les flics ne passent à l'action. Pendant ce temps, il pouvait y avoir un autre mort. Il fallait faire quelque chose...

Il regarda autour de lui, ne vit personne l'observer, et se mit à longer la grille, comme s'il se dirigeait vers le champ un peu plus loin – bien qu'il n'y eût rien là-bas à part des mauvaises herbes et des détritiques, puis un mur en blocs de béton qui séparait le parc de l'autoroute.

Je vais me faire tirer comme un lapin, pensa-t-il. Et pas avec des plombs.

Le grillage était surmonté d'une double rangée de fil de fer barbelé tendu à la va-vite. Mais rien de suffisant pour empêcher quelqu'un de déterminé de passer par-dessus.

Swift aperçut un vieux morceau de moquette fauve à moitié gorgé d'eau qu'un sans-abri avait dû utiliser comme matelas sur l'espace inoccupé. Il s'engagea dans les herbes hautes, attrapa un coin du tapis et le traîna jusqu'à la grille. Il fit de son mieux pour ne pas penser aux poux et à l'odeur d'urine qui s'en dégageait, et le souleva pour le poser à l'envers sur les barbelés. Il escalada le grillage, sentit que celui-ci commençait à se déchirer sous son poids, et se hissa sur le tapis puant en jurant tout bas : « Allez gros lard, lève ton cul... ». Il parvint enfin à passer une jambe par-dessus le tapis, souleva l'autre, ce qui fit hurler les muscles de son dos – tu parles d'un drame, se dit-il, tu prendras une aspirine plus tard.

Il était en équilibre au sommet de la grille, les jambes pendant au-dessus du périmètre grillagé, inquiet du bruit que cela ferait si tout s'effondrait – ce qui risquait bien d'arriver, lui semblait-il – hésitant à se laisser tomber, craignant de se casser une cheville. Il resta ainsi un instant sans oser bouger...

Il y eut comme une lueur, tout près. L'air se mit à miroiter de reflets jaune soleil. Puis il vira au violet éclatant. Et de nouveau au jaune.

Oh merde, pensa-t-il. J'ai une attaque. Il paraît que ça peut commencer par des visions, des halos de lumière.

Toujours cramponné à la grille branlante, Swift chercha des yeux la source de lumière, pour vérifier si cela ne se passait pas ailleurs que dans sa tête. Là, près du mobile-home : deux grands cônes de lumière verticaux, leurs pointes inversées se touchant, semblaient communiquer entre eux en émettant des murmures mélodieux. Translucides et rayonnants, ils avaient la taille de deux grands sapins de Noël, mais paraissaient en même temps se prolonger à l'infini : depuis leur point d'intersection, l'un tendait vers la terre et l'autre vers l'espace, pour s'évanouir dans une dimension insondable, sans limites. Symétriquement opposés comme les deux moitiés d'un sablier, ils tournaient lentement sur eux-mêmes en sens opposés, suspendus dans les airs au coin du mobile-home le plus proche. Une pulsation semblait émaner du point de rencontre des deux cônes, dans un rayonnement violet...

Surpris par cette apparition lumineuse, Swift perdit l'équilibre et tomba à l'intérieur du périmètre grillagé, atterrissant lourdement sur ses pieds.

« Merde ! » Il avait les pieds en feu, mais il ne lui sembla pas être blessé. Il tourna la tête vers les cônes lumineux : ils n'étaient plus là. Il ne se sentait ni faible, ni nauséux, ni paralysé, ce qui aurait pu être le cas s'il s'était agi d'une attaque cérébrale. Un effet de l'effort inhabituel qu'il venait de faire, pensa-t-il. Il avait eu une hallucination, une sorte d'illusion.

La respiration sifflante, Swift prit l'allée de gravier et d'herbes folles, s'approcha du mobile-home le plus proche, et posa une oreille contre la paroi d'aluminium, en appuyant sur l'autre oreille avec un doigt pour la boucher. Il entendit presque immédiatement des sanglots de femme. Puis il perçut le filet clair d'une voix d'enfant qui pleurait, et d'autres voix qui parlaient en chinois, ou quelque chose d'approchant. Il fouilla dans la poche intérieure de sa veste où il prit son petit appareil de photo digital ; il le régla, recula, prit une photo du mobile-home, puis s'approcha de la fenêtre la plus proche. Elle était obstruée de l'intérieur par du papier d'emballage brun. Un coin du papier était soulevé, à peine, mais en regardant à l'intérieur sous un certain angle, il put distinguer une masse d'êtres humains couchés dans une pièce. Il crut d'abord qu'ils étaient morts, mais l'un d'entre eux bougea.

Swift appuya l'objectif contre le petit espace exposé de la vitre et prit deux ou trois photos, sans être sûr qu'elles donneraient quelque chose. Pas le temps de vérifier maintenant : il fallait se tirer d'ici en vitesse. Il se tourna vers la grille, et se figea : au coin du mobile-home, tout près, deux Asiatiques musclés s'avançaient vers lui, l'un d'eux armé d'une batte de baseball à l'éclat métallique. Tous deux portaient des sweatshirts aux capuches relevées ; des tatouages faits maison ornaient le dos de leurs mains. Celui qui avait les mains vides portait de petites lunettes de soleil bleues.

Swift glissa l'appareil de photo dans la poche extérieure de sa veste, mais ils l'avaient vu.

— T'aurais pas dû faire ça, fils de pute, lâcha Lunettes Bleues avec un léger accent, tout en passant la main dans son dos. Il avait sûrement une arme à feu à la ceinture ou dans une poche arrière.

— Il paraît que vous avez des filles à vendre ici, fit Swift en reculant avec un sourire, levant les mains en signe de conciliation. Ça m'intéresse, ajouta-t-il en espérant se faire passer pour un client et faire diversion.

Ils continuaient à marcher sur lui, le plus petit levant sa batte de baseball en souriant et en secouant la tête ; Swift joua alors sa dernière carte :

— OK, je suis journaliste. Je cherche un sujet ; c'est mon boulot. S'il m'arrive quelque chose, le Sacramento Bee enverra les flics ici. Je suis pas n'importe quel pauvre type qu'on fait disparaître comme...

La batte fusa et le faucha au ventre ; il se plia en deux, le souffle coupé. Quelqu'un d'autre, un troisième type, l'attrapa par l'arrière du col et le tira brutalement, le faisant tomber lourdement sur les fesses. Swift sentit le canon froid d'un revolver derrière son oreille.

Il savait à qui il avait affaire. Les membres d'un gang asiatique n'allaient pas se laisser intimider par le Sacramento Bee qui, de toute façon, n'était plus qu'un journal en ligne avec une seule édition papier le dimanche. Ils éliminaient quiconque leur faisait obstacle, sauf peut-être une équipe de CRS en véhicule blindé, et encore...

Il ferma les yeux. Ça y est, c'est la fin.

Un éclair aveuglant transperça ses paupières fermées. Il pensa que c'était la balle qui lui traversait le cerveau, laissant enfin entrer la lumière dans cette obscurité, mais ses yeux s'ouvrirent soudain et il s'aperçut qu'il était indemne. Une étrange énergie l'envahit, et il sauta sur ses pieds sans effort.

Il regarda autour de lui, la douleur dans son ventre soudain distante : tout lui apparaissait en relief d'une parfaite netteté, comme s'il avait toujours eu besoin de lunettes et venait seulement de les avoir à l'instant. Il voyait clairement chaque détail de la texture du sol, chaque grain de poussière, un petit crâne d'oiseau à moitié dissimulé par la terre piétinée, le grain du faux bois qui ornait la paroi du mobile-home et semblait sculpté par une main d'artiste. En regardant le dessin du grillage, il vit défiler toute l'histoire du fil de fer et des grilles. A quelques pas de lui, trois Asiatiques discutaient avec animation : Batte de Baseball, Lunettes Bleues, et un troisième homme plus âgé en costume de confection. Celui-là avait un pistolet à la main.

A cet instant, il lui sembla que les trois hommes partageaient une tristesse sans nom. Dans un stroboscope d'images, il vit se dérouler leurs vies : il contempla les enfants qu'ils avaient été, et son cœur se serra pour eux ; il vit en un éclair la dureté de leur enfance, leurs dilemmes, et leur confusion transformée en violence...

Puis il les vit tels qu'ils étaient à présent, il vit cet endroit, les mobile-homes, la barrière, le sol caillouteux. Tout baignait dans une lumière jaune. Pas un jaune écœurant, mais plutôt la couleur d'une rose jaune fraîchement éclose. Puis, comme si l'une de ces anciennes roues de verre coloré tournait devant le soleil, tout passa du jaune au violet vif ; puis ce fut un bleu indigo, suivi d'un vert émeraude resplendissant, puis à nouveau le jaune vibrant, etc.

Toute la scène semblait enchâssée dans un cône lumineux aux couleurs changeantes. Il lui sembla entendre une pulsation aigüe qui accompagnait les changements de couleurs et, en regardant en l'air, il vit les couleurs converger en un point d'où partait un autre cône qui s'ouvrait vers le ciel, à l'infini. Encore ces cônes...

Et les cônes tournaient sur eux-mêmes, celui du bas dans un sens, celui du haut dans l'autre.

Ils se mirent à tourner de plus en plus vite, trop vite pour que l'œil puisse les suivre, tandis que de leur point de convergence provenait une émanation indéfinissable – puis ils disparurent.

Un parfum délicat passa comme un nuage sur les quatre hommes : cela ressemblait à un vent d'oxygène pur sur un champ de fleurs sauvages. Les truands poussèrent un gémissement ; les deux plus jeunes pleuraient. Le plus âgé brandit un pistolet en hurlant et le pointa vers les deux autres ; l'homme à la batte de baseball porta un coup à l'arme, qui roula au sol. L'homme au costume, désarmé, s'éloigna en titubant et en se tenant la tête entre les mains.

Comme drogué mais étrangement lucide, Swift se dirigea comme un automate vers le mobile-home. Il aperçut la barrière maintenant ouverte et le type le plus âgé, celui au costume, qui l'empruntait en s'éloignant, grommelant tout seul dans le dialecte des Khmers Mons du Cambodge.

Je ferais mieux d'en faire autant et de me tirer d'ici, pensa Swift.

Mais il s'approcha du mobile-home et en essaya la poignée. C'était fermé à clef.

— Poussez-vous, fit une voix derrière lui.

Il se retourna et vit Lunettes Bleues, des clefs à la main.

Swift fit un pas de côté, ébahi, tandis que l'homme ouvrait la porte. La puanteur qui se dégageait de l'intérieur fit reculer Swift, lui fit oublier le nuage parfumé qui l'avait balayé quelques instants plus tôt et la tristesse des trois truands cambodgiens, qu'il avait ressentie de façon si poignante.

— Prenez des photos, si vous voulez, fit Lunettes Bleues d'une voix blanche. Puis il entra et se mit à défaire des chaînes, en murmurant quelques mots aux prisonniers d'une voix rauque.

Abasourdi par ce changement d'attitude, Swift sortit son appareil et prit quelques photos des gens dans la pièce. Ils étaient enchaînés les uns aux autres, allongés côte à côte. Certains avaient des plaies là où les chaînes appuyaient sur la peau. Entassées par rangées successives, des centaines de personnes dans un seul mobile-home. Il y avait quelques enfants ; certains étaient morts.

Swift eut un haut-le-cœur, se détourna et faillit vomir. Il eut un hoquet, chercha de l'air, puis retrouva enfin son souffle. Il se redressa, agrippa son téléphone et fit le numéro d'urgence.

— Il a déjà appelé les secours, lui dit Batte de Baseball, qui apparut au coin du mobile-home, puis ajouta quelques mots en khmer mon.

Swift téléphona quand même et expliqua au standardiste des urgences qu'il faudrait des ambulances en grand nombre...

Les immigrants libérés émergeaient. Ils murmuraient et gémissaient en titubant et en clignant des yeux à la lumière du jour.

— J'ai appelé... On a appelé... balbutia Swift en essayant de leur faire comprendre que les secours arrivaient. Il entendait déjà des sirènes au loin. Etonnante rapidité, pour la police locale.

Il se tourna vers Lunettes Bleues, qui se dirigeait vers un autre mobile-home pour l'ouvrir aussi. Swift le suivit en lui demandant :

— Pourquoi, tout d'un coup, vous... Enfin...

Swift était journaliste. Les mots, c'était son travail. Mais là, il ne les trouvait plus.

— Mais parce que j'ai vu, mec, répondit Lunettes Bleues en s'arrêtant un instant près du second mobile-home. J'ai vu des choses que je n'avais jamais vues. Et quand on voit comme ça, pas moyen de fermer les yeux. J'ai vu, et j'ai senti... j'ai senti ce qu'ils ressentaient. Pas vous ? Il y avait ma sœur, là-dedans. Elle est morte ça fait trois ans, à Los Angeles, elle est au cimetière d'Encino... Mais elle était là. Ma tante, celle qui m'a élevé, qui est morte, elle était là, elle aussi, avec tous ces gens qu'on avait enfermés. On y était tous, ensemble, enchaînés. Moi aussi, j'y étais. Putain, je sais pas, mec... Je...

Il se tut, secoua la tête, puis tourna les talons et se mit à ouvrir les cadenas.